

—Des lions ! dit Godefroy exalté ; vous prenez ce ramas de brigands pour des lions ! Vous verrez tout à l'heure.

Tout en parlant, on s'était avancé à grands pas vers le château. Godefroy, disant ces derniers mots, s'élança vers le perron et cria à un domestique d'un ton impérieux d'aller fermer les portes de la cour.

Ce cri fut pour M. de Rouvray le premier signal du danger ; il était dans une écurie avec un gentillâtre du terroir qui lui voulait acheter un cheval de selle.

—Qu'est-ce que j'entends là ? dit le gentillâtre sur le seuil de l'écurie.

—Eh ! mon Dieu ! dit le baron, toute la campagne, du côté de Pierre-Aigle est en révolution depuis hier ; il faut s'attendre à tout.

—Quoi ! vous croyez qu'ils oseraient. . . .

—Monsieur, ils renverseront jusqu'à la dernière pierre de mon château.

X.

—Au château ! au château ! s'était écrié le fils du maître d'école ; c'est là que sont les richesses, toutes les richesses du pays !

Les révoltés, ranimés à cette voix de tonnerre, se précipitèrent comme la tempête sur le revers de la montagne ; en quelques minutes ils furent aux abords du grand bois de Rouvray. On eût dit des bêtes fauves répandues dans les campagnes : c'étaient des cris barbares, des rugissemens forcenés. Cette foule, tour à tour ardente au bien et au mal, selon la passion du moment, offrait dans sa course le plus désolant des spectacles : on ne voyait que ses haillons, on ne voyait que son délire ; il n'y avait plus rien d'humain dans ces hommes égarés qui croyaient se dévouer au peuple et à la France, dans ces insensés capables de tous les crimes comme de toutes les vertus.

Ils suivaient leur chef avec une ardeur aveugle. Le peuple est toujours esclave : quand ce n'est plus de Louis XVI, c'est de Marat.

A l'entrée du bois, le fils du maître d'école, qui avait en main la vieille épée du prêtre, rassembla cette troupe vagabonde, prêcha la vengeance avec plus de feu que jamais, et ordonna de couper au plus vite des bâtons de cornouiller pour armer les amis du peuple contre ses tyrans. Les plus fougueux de la troupe s'étaient armés de piques et de fourches.

En 1793, le donjon de Rouvray avait pour naturelles défenses d'antiques murailles à peine ébréchées et de larges fossés serpentant à l'entour. Avant de baigner la vallée, la petite rivière de Parmailles, qui prend sa source parmi les roches de la montagne, coulait dans ces fossés au sud, au levant et au nord. De ces côtés, le château semblait inattaquable pour les assiégés sans artillerie ; au couchant, le fossé avait à peine quelques mares d'eau croupissante cachée sous une magnifique végétation ; mais pour y arriver, quand on était dans l'avenue du château, il fallait traverser la petite rivière, dont M. de Rouvray avait abattu le pont.

Le soleil se couchait quand les révoltés s'arrêtèrent devant le château : les derniers rayons blanchissaient à peine les plus grands

arbres, et déjà la brume voilait le fond de la vallée. A la vue de ce vieux donjon défendu de toutes parts, le fils du maître d'école se sentit moins courageux. Il voulut faire le tour des murs ; mais la petite rivière l'arrêta bientôt. Il revint sur ses pas avec abattement, et demanda des conseils pour l'attaque à ceux qui avaient pénétré dans le château. Parmi les fanatiques se trouvait à propos l'ancien serviteur de M. de Rouvray chassé du château pour vol de jambons ; il donna quelques sages avis : il conseilla d'abandonner le portail, de jeter à la hâte un autre pont sur le ruisseau et de franchir la muraille du couchant, assurant qu'une fois dans le parc, quelques-uns d'entre eux pourraient pendant la nuit se glisser sans trop de danger par le soupirail d'une voûte ayant plusieurs issues. Le chef improvisé, un peu ranimé, décida que huit des plus robustes iraient à la découverte de bûches ou de fagots pour former un passage sur l'eau, au lieu le plus touffu, afin de ne pas être vus des assiégés ; que huit autres iraient bruyamment du côté opposé, dans le seul dessein d'y attirer les défenseurs ; que le reste de la troupe demeurerait en face du portail en attendant l'heure de l'attaque.

Le camp fut donc formé dans l'avenue du château devant le redoutable portail, dont les deux tours gothiques semblaient deux gardes menaçantes. Depuis plus d'un siècle le pont-levis avait disparu par un ordre royal ; mais la grande porte bardée de fer eût vaincu Samson.

La soirée était froide : une femme ramassa des branches mortes des feuilles rouillées, des herbes jaunies, et demanda du feu au seul fumeur de Rouvray en déposant son butin contre le tronc pourri d'un chêne. Le fumeur vint à son aide : en moins d'une minute une épaisse fumée se dispersa dans les arbres, et bientôt la fumée fut suivie d'une flamme transparente qui réjouit toute l'assistance.

Un lettré de la horde murmurait entre ses dents cette prophétie d'Isaïe : " Malheur à vous qui joignez maisons à maisons et qui ajoutez terres à terres sans qu'il reste de place pour les pauvres ! " Êtes vous donc les seuls habitans de ce monde ? "

Comme il contemplait la forme imposante du donjon, il se souvint de ces paroles du Christ qui achevaient sa pensée : " Je jure que cette multitude de châteaux seront tous déserts et " démolis. "

XI.

Cependant les voisins, nobles et fermiers, accourus en grande hâte, s'étaient réunis dans le grand salon du château. On tenait conseil pendant que les bohémiens et les gens du château vieillissaient à la première défense.

La nuit était venue, nuit d'horreur et d'angoisse : on sentait la mort passer dans l'air. Gilberte et Madeleine, silencieuses et debout à la cheminée, semblaient attendre que la dernière heure sonnât pour elles. Godefroy se promenait à grands pas tantôt donnant son avis, tantôt s'arrêtant, sans dire un mot, devant les deux jeunes filles.

Bientôt Gilberte, dont le cœur battait devant le danger, ou peut-être devant Godefroy, se détacha lentement de la cheminée et s'en fut respirer à la fenêtre voisine. Le grand rideau de damas vert était relevé vers le milieu par une torsade à franges d'or. Les clartés obscurcies des candélabres se jouaient sur le damas,